

Introduction to the Conference  
“From the living to the social: seed in question”  
Louvain-la-Neuve, October 6th, 2016

Julie Hermesse LAAP (UCL)

Corentin Hecquet – SEED (ULg)

Ladies and gentlemen,

Dear colleagues,

Dear students,

Welcome to the conference “From the living to the social: seed in question”.

The organization of this conference was made possible thanks to many financial supports. We wish to thank the National Fund for Scientific Research, the POLS Department, the Laboratory for Prospective Anthropology, the Chaire Jacques Leclercq and the Institute IACCHOS of the l’Université catholique de Louvain, the SEED Research Centre, as well as the Fond Patrimoine de l’University of Liège.

This day of exchange and debate based on fieldwork could not have been set up without the meticulous support of two secretaries of the Université catholique de Louvain: Lydie De Backer and Sandrine Levêque. We wish to thank them, as well as the students who are giving us a hand logistically today: Cyrille Delvaux and Adrien Doutrepont. We would also like to thank our research promoters Pierre-Joseph Laurent and Pierre Stassart who placed their trust in us.

The idea of this conference was born from passionate discussions amongst us. In the manner of the works of many participants present today, our case studies reveal the revendication for a place to exist – faced with a monocultural seed production system.

We might say that Corentin Hecquet had a good grain of intuition for this conference. After several years of experience as a militant, Corentin, sociologist by vocation, took on a doctoral project dealing with four revealing case studies on distinct types of seed management. As assistant at the University of Liège on the Arlon site, few failed to be charmed by his dynamism and anti-conventionalism.

Through exchanges with Julie Hermesse, these intuitions germinated in an intellectually and humanly rich humus. Her work, carried out in Guatemala, Cuba, the Philippines and recently in Brussels, has as its object the peasantry and its resistance in the face of environmental and societal changes. Her ethnographic approach to practices also tends to reconcile a symbolic approach to conservation with the transformation of socio-ecological heritages.

We are happy to find a diversified public in this room: academics, field actors, seed producers, farmers and researchers.

The perspective suggested in this conference involves questioning the stakes of *cultivated biodiversity* rather than those of agricultural productivism - without denying the need for scientific works on the subject of agricultural production and the quality of seed.

In allotting a place of honour to the social sciences' point of view, we are delighted to note that certain agronomists and geneticists have also answered present.

We have chosen to organize this day around three problematics incarnated by the presentations of our three guests: Laura Rival who replace Virginia D. Nazarea in disease/ ill, Frédéric Thomas and Elise Demeulenaerde. We can summarize the three problematics with these three questions:

- 1) How do traditional and scientific ecological knowledge sources reinforce one another?
- 2) What do methods of seed management teach us about managing a heritage?
- 3) What does seed production teach us about relationships with the living?

---

## AXE 1

Les semences offrent la potentialité d'interroger les interactions entre connaissances profanes et connaissances scientifiques (Agrawal, 1995). Plus particulièrement, les *traditional ecological knowledge* (TEK) transmis oralement de génération en génération sont une source d'inspiration pour les paysans, pour l'agroécologie mais aussi pour les promoteurs d'une agriculture industrielle. L'ancrage pratique de ces connaissances écologiques démontre des capacités de résilience importantes pour affronter des problèmes environnementaux sévères (changements climatiques, acidification ou salinisation des terres...) (Altieri and Nicholls 2013).

L'incroyable diversité évolutive et adaptative de l'agriculture paysanne alimente en patrimoine génétique les semenciers du monde (Nabhan 2009). Mais si la petite paysannerie, et parallèlement les savoirs et savoir-faire semenciers, sont à certains égards aujourd'hui revalorisés et/ou recherchés, leurs modes de transmission s'avèrent être un

enjeu de taille. Les réseaux de semenciers, comme le réseau des jardins semenciers de Bruxelles, sont des pépinières innovatrices en matière de partage de connaissances.

Il nous a été adressé la critique de ne pas donner la parole aujourd'hui à des paysans. L'objectif de ce colloque est de faire état de connaissances scientifiques et de s'interroger sur leur mode de production. D'autres espaces transdisciplinaires de rencontres se mettent en place, comme lors de l'événement « Agroecology in Action » les 9 et 10 décembre à Bruxelles.

Vandermeer et Perfecto, dans leur article *Complexity and Science*, rappellent le paradoxe de Levins (Lewontin and Levins, 2007) : « les connaissances agricoles traditionnelles sont profondes mais locales, tandis que les connaissances scientifiques sont générales mais superficielles<sup>1</sup> ». Ces auteurs se questionnent: “ Serait-il de trop de promouvoir un agenda de recherche qui ait comme objectif de combiner les deux ? Qui aurait comme but ultime (voire comme rêve), la production de connaissances qui soient simultanément profondes et générales ?<sup>2</sup> ». Plus qu'une mise en opposition de savoirs, l'AE, en particulier le cas des semences, offre la possibilité d'établir un dialogue culturel.

Les recherches participatives et les recherches actions participatives défendent un nouveau paradigme : celui de la co-construction de savoirs sur base de méthodologies inédites dont font preuve des expériences en matière de sélection participative.

Mais la rencontre de ces savoirs n'est possible qu'en remettant en question la suprématie du discours universitaire sur la parole paysanne. Comme en témoignent des promoteurs agroécologues que j'ai rencontrés au Guatemala: sans passer par une validation universitaire de certaines pratiques paysannes, elles n'auraient pas pu être aujourd'hui reconnues et transmises.

L'intérêt des rencontres entre différents groupes culturels (comme par exemple scientifiques occidentaux, paysans et peuples indigènes) n'est pas tant de confronter leurs visions du monde mais de comprendre les pratiques différentes dans lesquels différents savoirs sont incorporés. En adoptant avec curiosité la perspective de l'autre, cette proposition politique met à égalité paysans, peuples autochtones et scientifiques. Cette approche rompt avec la conception fixiste des cultures qui verrouille les sociétés traditionnelles dans leur passé, et enferme chaque culture dans un rapport solipsiste. Cette approche permet également de rompre avec un courant de pensée qui tend à qualifier les connaissances paysannes de « sciences paysannes » et qui par définition ne reconnaît pas la spécificité méthodologique de production de connaissances et de diffusion de ces connaissances.

---

<sup>1</sup> « traditional agricultural knowledge is profound but local, while scientific knowledge is general but superficial »

<sup>2</sup> Is it too much to promote a research agenda that seeks to combine those two ? To have at least as the ultimate goal (dream), the generation of knowledge that is simultaneously deep and general? (2015: 109)

## AXE 2

Le deuxième axe porte sur les gestions d'un patrimoine. Nous avons la chance de l'introduire par l'intervention de Frédéric Thomas. A titre illustratif de cet axe du colloque, je voudrais m'appuyer sur mes cas d'études et plus particulièrement les bretons de Koal Kohz et l'association Kokopelli. Ils pratiquent deux modes différents de gestion des semences qui questionne la place et la conception des communs.

L'association bretonne se compose de maraîchers regroupés autour de variétés adaptées à une agriculture biologique en Bretagne. Ils partent de variétés patrimoniales bretonnes, dont le chou. Ils tentent de se (re)connecter à l'héritage de leurs grands-parents et de le mettre en circulation. Leur système consiste en la facturation pour service de maintenance et non pour l'achat de semences. L'interface entre la demande et le service de maintenance par l'un des membres s'organise par l'association. L'ensemble des membres contribue à une sorte de collection de l'association où les semences deviennent la propriété collective de l'association. A leurs yeux, cela leur permet de se protéger au niveau législatif. A mes yeux leur mode organisationnel est un cercle semi-fermé, semi-ouvert. Où la gestion du patrimoine est détenue par des communautés paysannes localisées au niveau des variétés population.

Quant à l'association Kokopelli, elle se différencie de ce positionnement. Elle défend et revendique le domaine public comme mode de gestion et de circulation des semences. Kokopelli reproche davantage l'exclusivité de circulation qu'impose le Catalogue, que le Catalogue en lui-même. Car il empêche l'existence et le déploiement du domaine public. L'association considère celui-ci comme le seul espace de libre accès et de libre circulation pour toutes les variétés populations (nommé par l'association variété à polonisation ouverte). L'association revendique un espace à côté du Catalogue.

La démarche de l'association est mise à l'épreuve publiquement au regard du cadre législatif par deux procès. C'est par une mise en public au sens de Stengers (2006) via une mise à l'épreuve publique de la biodiversité cultivée et de l'association que se développe un intéressement des médias, qui à leur tour amplifie l'intéressement. Certains citoyens, médias et politiques estiment absurde et non légitime les lois qui régissent l'activité semencière. Car les semences se perçoivent comme un patrimoine commun non appropriable.

Ces deux exemples montrent deux manières différentes de mettre en commun, de définir ce qu'est commun et à qui. Cette question peut-être prise du point de vue juridique. Où la propriété est publique ou privée. Est-ce que l'approche des communs par Koal Khoz permet-elle de se protéger d'une appropriation ? Constitue-t-elle également une appropriation, même louable, par un club/ un collectif d'un bien public ? La question peut-être prise également d'un point de vue anthropologique, sociologique où le commun, la semence, définit l'identité et le rapport au vivant. La semence est certes l'objet recherché. Mais elle est aussi et peut-être avant tout, l'objet intermédiaire pour créer du lien entre humains, qui crée le commun. La dilution du domaine public rend-il la position de Kokopelli tenable ? De nouveaux modes de gestion de la biodiversité sont en train de naître au sein de collectivités pratiquant la sélection in situ. Qu'en est-il pour la sélection et conservation ex situ mise sous pression par les semences biotechnologique ? Les variétés doivent-elles trouver leur porte-parole pour exister et subsister ? Quels modes de gestions pourraient co-exister ?

### AXE 3

Tant la construction de connaissances que le mode de gestion des semences renvoie à la question de notre troisième axe ; à savoir le rapport au vivant. Dans le cadre de la biodiversité cultivée, les plantes disposent d'un espace d'existence qui dépasse celui limité à l'unique critère de rendement. Des praticiens défendent des approches qu'ils énoncent comme respectueuses des principes du vivant, voire même s'inspirant du vivant comme modèle (Chapelle and Decoust 2015). Les études de terrains interrogent les modes de rapport au vivant non humain (Descola 2005) qualifiés par certains praticiens de « sacré » (Hurand and Larrère 2014). Ce sujet à la fois fragile et sensible, questionne la validé scientifique. Comment ces conceptions et discours peuvent trouver une place dans nos analyses sans disqualifier ni les acteurs de terrain, ni le travail scientifique ?

Ce troisième axe porte sur les manières d'expérimenter le rapport au vivant et d'en rendre compte. Tant sur nos terrains latino-américains, asiatiques qu'europpéens, des interlocuteurs évoquent entrer en relation avec ce que nous nommons le règne végétal.

A titre illustratif, le riz est considéré comme un pont spirituel avec les ancêtres dans les provinces du Nord de l'île de Luzon aux Philippines. Des rituels chamaniques ponctuent ainsi le calendrier rizicole, tout comme des interdits et pratiques autour du riz habitent le quotidien. De l'autre côté du globe, en Mésoamérique, c'est le maïs qui occupent une place centrale dans le calendrier agricole et les mythes fondateurs. Le maïs, tout comme tout autre élément qui compose la nature, possède un cœur et un esprit et sont dotés de capacités de sociabilisation. Il y est, de surcroît, localement considéré nécessaire pour la survie de l'espèce humaine de maintenir des relations d'intense communication avec ces entités animées.

Le traitement de ces données géographiquement éloignées est teinté d'une certaine acceptabilité. Mais leur sens dépasse rarement la frontière disciplinaire de l'anthropologie et aux mieux des sciences dites humaines et sociales.

Mais lorsque des praticiens, semenciers ou paysans originaires de nos contrées du nord mettent en avant des relations avec les semences d'un genre autre que productif, que faire de ces données ? L'une des options serait d'omettre leur traitement, sous couvert de manque de scientificité. Ces rapports au vivant, qualifiés de survivance d'une autre époque, font l'objet de disqualification tant scientifique que du grand public.

Travailler les semences « c'est entrer en contact avec la vie et ses origines », partagent régulièrement nos interlocuteurs. Certains observent, de manière contemplative, l'émergence de la vie d'une semence lorsque elle entre en contact avec l'humus et l'humidité. Ce type de relation refuse un rapport utilitariste du vivant. En ne leur attribuant pas une place dans nos analyses, n'adopterions-nous pas une perspective ethnocentrée inféconde pour permettre la mise au jour et en dialogue de modes ontologiques distincts ? Cela questionne les traductions du monde par le prisme d'une lecture « dite » scientifique. Comment construire une science qui accepte également que d'autres lectures et d'autres ontologies que celle de l'ontologie naturaliste rationnelle prennent place et informe sur le monde dans lequel nous vivons ?

Based on talks and exchanges taking place in this three areas, we have asked Geertrui Van Overwalle, lawyer at the Katoliek universiteit van Leuven (KUL), Pierre-Joseph Laurent, anthropologist at Université catholique de Louvain (UCL) and Pierre Stassart, sociologist at the University of Liège, to bring all of these discussions together in a transversal manner. Their talks will bring the day to a close.

The day promises to be quite busy but right now, in this university hall, we would like to suggest something innovative: an invitation to connect our heads to our bodies.

---

During long days of this type, we are seated, often drowsy, sometimes even dozing off, listening to presentations that last for hours. When our bodies tire, our creativity and concentration decrease.

Please, allow me to draw a parallel with an example you all know well: the same goes for the earth, when it is improperly nourished and ruthlessly exploited, its crops go down over time.

Thus during three breaks, you will have the possibility of joining us thanks to the proficiency of Viviane Gutlerner, renowned professor of Iyengar Yoga. Actually I would like to share with you a sentence that I learned from her yoga class: “Take care of your body, so your soul wants to remain”.

Viviane, I invite you to join us for 3 minutes to give us a foretaste of these breaks.

Our first keynote speaker, Virginia Nazarea-Sandoval is unable to join us for reasons of health. We regret her absence.

But we are quite fortunate in being able to provide Professor Laura Rival more time to speak. I would like to ask **LAURA RIVAL** to join us. I urge you to greet Laura Rival warmly.

She is Lecturer in the anthropology of nature, society and development at the University of Oxford. Dr. Rival, who has conducted extensive fieldwork with the Huaorani of Amazonian Ecuador, has studied a wide range of conceptualizations and uses of the Amazon biome, including the mechanisms by which humans know and symbolize the biological world, reproducing and transforming their social and cultural worlds, in effect contributing to making the forested landscapes they inhabit. Dr. Rival’s research interests include issues in Amerindian conceptualizations of nature and society, historical ecology, the impact of national development policies on indigenous people, learning and knowledge acquisition, and Latin American identity policies. She is, among others works, author of *“Huaorani Transformations in 21<sup>st</sup> Century Ecuador”*. She is preparing a monographic study of agroecology movements focusing on their power to innovate.

We are honored by your presence today, both as an expert on questions about seed, as well as broader questions like local knowledge and agroecology. The title of your presentation is “Anthropology and the Nature-Society-Development Nexus”.

You will share with us your analyses on the subject of urban agroecological transitions in Sao Paulo, Brazil. The in situ practices to be shared with us in the remainder of this conference fit into the context of this agroecological transition. Laura, you have the floor for 30 minutes.

---

## **FREDERIC THOMAS**

...est chargé de recherche CNRS à l'Institut de Recherche du Développement. Il est historien des sciences et des techniques est spécialiste de l'histoire de la génétique et de l'amélioration des plantes. Il contribue à comprendre, penser et agir les règles et pratiques d'accès aux ressources génétiques pour différentes communautés d'utilisateurs (chercheurs, industriels et agriculteurs) dans un contexte de fort développement de la propriété intellectuelle sur les innovations végétales. Il a écrit plusieurs articles et ouvrages sur l'histoire de l'amélioration des plantes, le droit international de la biodiversité et la gestion des ressources génétiques dans le monde, dont l'ouvrage « Gènes, pouvoir et profit » avec Christophe Bonneuil. Au sein de l'articles « Droits de propriété intellectuelle et « Communs agricoles ». Comment repenser l'articulation entre biens privés, biens collectifs et domaine public ? » de 2014 des Actes de l'atelier Droits de propriété intellectuelle et communs il questionne l'articulation entre bien privée, biens collectifs et domaines publics.

Il nous semblait dès lors tout désigner pour introduire le deuxième axe de notre journée. Nous le remercions d'avoir accepté cette escale Belge avant son retour au Vietnam.

---

## **ELISE DEMEULENAERE**

Celle-ci est chargée de recherche au CNRS au laboratoire Eco-anthropologie et Ethnobiologie, basé au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris. Elle travaille entre autre sur les mouvements de réappropriation paysanne des semences, ainsi que sur les Savoirs et techniques mobilisés dans les différents modèles d'écologisation de l'agriculture en compétition dans les arènes internationales

Actuellement elle inscrit ses recherches dans le champ de l'anthropologie de l'environnement. Sa démarche s'attache à replacer les savoirs et savoir-faire naturalistes locaux des sociétés ou groupes sociaux étudiés, dans les contextes dans lesquels ils se forment et sont mobilisés. Vous y voyez le lien avec l'axe 1 de ce matin.

Elle développe des recherches sur la gouvernance vivant qui rendent compte de la diversité des expériences locales des milieux.

L'ensemble de ces travaux sur les semences paysannes et plus particulièrement son article de 2014 intitulé A Political Ontology of Seeds : the transformative Frictions of a farmers' movement in Europe paru dans *Focaal - Journal of Global and Historical Anthropology*, nous a particulièrement inspiré.